

en tout pays et à toute époque, ont passé pour vulgaire, il y avait le grand trafic maritime, les constructeurs de vaisseaux, les armateurs, les maisons de banque, les propriétaires de carrières ou de mines dans le Pentélique ou le Laurium, ou plutôt ceux qui les affermaient de l'État moyennant une redevance et les exploitaient par des esclaves ; il y avait les propriétaires d'immeubles urbains, d'un bon rapport dans une ville comme Athènes où affluaient constamment les étrangers attirés par son commerce, ses fêtes si multipliées, ses arts si brillants, ses tribunaux dont l'abusivité juridique s'étendait sur tous les alliés, jusque dans la Carie, la Doride et la Thrace ; il y avait la propriété rurale, très-morcelée dans l'Attique, où le régime de l'égalité des partages entre héritiers, déjà pratiqué au temps d'Homère, ne souffrait aucune restriction (1) ; il y avait, enfin, l'industrie proprement dite, les manufactures.

Quand on parle de manufactures, l'esprit a d'abord quelque peine à se figurer ce que ce mot représente au temps d'Aristide ou de Cimon. Cependant, avec un peu d'attention, on comprend aisément combien l'esclavage devait tendre à imprimer au travail antique la forme collective qui est propre aux manufactures. A l'origine, les esclaves trouvaient leur emploi dans la maison, dans la famille ; mais, lorsque leur nombre se fut accru au delà de ce qu'exigeait le service domestique, il devint naturel de chercher à les utiliser en les groupant, suivant ce qu'ils savaient faire, dans des ateliers plus ou moins considérables où ils furent assujétis à travailler sous la direction d'un contre-maitre. Ces ateliers, au moyen desquels l'appropriation de leur travail au profit du maître était rendue facile, constituèrent les manufactures primitives ; on en comptait un grand nombre à Athènes, et leur

(1) Aristote : *La politique*, chap. 3.